70me assemblée générale : discours de bienvenue

Autor(en): **Gorgé, Camille**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **38 (1933)**

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-684500

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

70me ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

DISCOURS DE BIENVENUE

par M. Camille GORGÉ

Mesdames et Messieurs,

«Il est d'usage, disait Quiquerez, lorsque la Société jurassienne d'Emulation a sa réunion générale, qu'un de ses membres donne un résumé de l'histoire de la localité.» Je ne sais pas s'il est dans l'intention de quelqu'un parmi vous de «résumer» aujourd'hui l'histoire de la cité où nous sommes réunis. L'intention serait louable, et elle le serait à un double titre, d'abord parce qu'elle serait respectueuse de l'usage auquel se référait Quiquerez et, ensuite, parce que le «résumé», au sens où l'entendait la modestie de notre Walter Scott jurassien, constituait une monographie de quelque deux cents pages! Il est vrai qu'en ce temps-là, on n'était pas pressé. On avait peu ou prou de chemins de fer. On «résumait» avec une ampleur tranquille qui ne connaissait pas la peur des déraillements.

Pour ma part, je n'aurai pas ce mérite... ni ce courage. Le mérite serait de m'attaquer à la glorieuse et vénérable histoire de Berne, le courage, de vous la «résumer», séance tenante, en vingt ou vingt-cinq chapitres. Je faillirai gravement, c'est entendu, à l'usage, mais il est bien parmi vous, je suppose, un original qui me pardonnera de ne pas ouvrir, à cette tribune, les écluses d'une érudition dont je connais d'ailleurs mieux que vous les limites. A ceux qui me feront grief de ne pas leur «résumer», en cent-vingt pauvres minutes, les «faits et dicts héroïques» de la ville des Zähringen, j'objecterai au surplus — — et je vous donne l'objection pour ce qu'elle vaut — que l'usage auquel Quiquerez consacrait rituellement ses «résumés» si nourris m'a tout l'air d'être tombé depuis pas mal de temps en désuétude.

Confessez, Mesdames et Messieurs, qu'il ne pouvait guère en être autrement. On ne saurait, même en poussant l'émulation au degré où vous l'avez portée, «résumer» perpétuellement l'histoire des dix ou douze localités où notre compagnie a coutume de tenir ses assises annuelles. Avec les lustres, la matière a fini par s'épuiser. Il faut en prendre son parti. L'histoire n'est pas intarissable, et la nôtre a, de surcroît, l'inconvénient de ne pas remonter aux Pyramides. Le temps nous a manqué, que voulez-vous, pour faire des pharaons et des hiéroglyphes! L'âge est d'autant plus révolu où l'on pouvait doctement brosser, devant un auditoire pétrifié d'attention, de larges fresques sur le passé de Pleujouse ou de St-Ursanne. Aujourd'hui, que reste-t-il à relater? Nous avons la malchance d'être gens qui savent tout et à qui, dès lors, il n'y a plus rien à apprendre. Heureux le philosophe qui pouvait dire en son âme et conscience : «Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien!»

Nous n'en sommes hélas! plus là. Nous ne connaissons plus, nous, ces ivresses de l'ignorance. Notre passé est riche, mais il est moissonné. La forêt à exploiter était vaste, mais tous ses arbres, convertis en papier ou paperasse, ont pris le chemin de nos archives et bibliothèques. Les grands bûcherons ont passé, et nous, qui sommes venus trop tard pour jeter la cognée dans le cœur des vieux chênes, nous en sommes réduits à ramasser, au hasard de courses vagabondes, quelques pauvres brindilles oubliées sous le lierre des combes. Faute de pouvoir nous vouer à la reconstitution des vastes ensembles et des grandes époques, nous faisons la chasse aux raretés historiques; nous fouillons les tiroirs, trop heureux si, n'ayant plus rien à dire sur la généalogie et le règne d'Henriette de Montbéliard, nous parvenons, en déchiffrant à la loupe un parchemin jauni, à découvrir quelle était la couleur de ses cheveux. La grande histoire, c'est bon aujourd'hui pour les écoliers; il n'y a plus que la petite histoire qui procure des jouissances aux connaisseurs. Nous ressemblons — et ce n'est pas notre faute — à ces collectionneurs de timbres-poste qui, ne sachant plus que faire de l'album dont chacun possède un exemplaire, sont à l'affût de colombes de Bâle à tête-bêche ou de «4» de Zurich non oblitérés. Qui comprendrait mieux que nous ce mot mélancolique de Gœthe: «Je remercie Dieu de n'être plus jeune dans un monde si profondément épuisé» ?

Nous eussions rêvé d'être, à l'instar des Trouillat et des Quiquerez, des sortes de David ou de Delacroix, mais, conscients de l'erreur que nous avons commise à ne pas naître au temps des grandes découvertes historiques, nous nous résignons

à être des Meissoniers. Il fallait choisir entre le rouet et le fer à repasser électrique. Nous avons opté pour le fer électrique. Tant pis pour nous, Mesdames et Messieurs, si les gens du rouet nous ont battus de vitesse dans cette course à l'histoire! Nous avons d'ailleurs motifs de consolation. Nos maîtres dans ce match dont la résurrection du passé était l'enjeu peinaient, ne l'oublions pas, à la lueur tremblante des chandelles; nous, les vaincus, les déshérités, nous avons la fierté de tourner des boutons électriques. Chaque âge a ses avantages.

Pour justifier la licence que je me suis permise à l'égard d'un usage auquel sacrifiaient si généreusement nos devanciers, j'aurais pu aussi arguer du fait, géographiquement indiscutable, que Berne est en dehors du «limes» jurassien. Or, en Emulateur qui se respecte, en clerc qui ne trahit pas, je ne donnerais pas un trait de plume pour des événements survenus à un jet de pierre du village de Boncourt ou pour des choses qui ont existé à quelques toises du lac de Bienne. Mais je n'aurai pas recours à cet argument décisif, primo, parce qu'il serait indélicat de s'en prévaloir en dehors de chez nous, secundo, parce qu'il ne vaut rien. Il ne vaut rien, car il n'est pas d'histoire plus enchevêtrée à la nôtre que celle de Berne. Vous n'aurez de notre passé jurassien qu'une perspective tout arbitraire si vous ne le regardez pas du pont de la Nydeck. Historiquement, Berne est dans le Jura; elle y est plus qu'on ne croit. Et je parle, bien entendu, de l'époque antérieure à Waterloo, cette bataille où se décidaient — et Grouchy ne s'en doutait pas! — les accordailles du ci-devant Evêché avec l'illustrissime République de Berne.

Sans doute, la vie commune n'a commencé qu'en 1815, mais il en est, Mesdames et Messieurs, des pays comme des hommes: le mariage politique, de même que le mariage à l'église, ne se fait pas tout seul. Il est précédé généralement de ce qu'en langage militaire, on dénommerait des travaux d'approche et que, dans le vocabulaire d'un romancier anglais, on appellerait tout bonnement un flirt. Or, il est de notoriété presque publique que le chevalier bernois a éprouvé longtemps pour sa roturière petite voisine, la Jurassienne un peu gauche, un peu timide, mais si rose et si fraîche ce que, dans le grand style de Renan, on n'eût probablement pas appelé un béguin.

En campagnard circonspect qu'il était, le pasteur Jérémias Gotthelf avait bien dit aux citadins de la Kramgasse: «Le Jura est une frontière que Dieu a placée là pour que nous ne la dépassions jamais», mais on ne s'était guère soucié de ces avertissements de Cassandre. De fait, les Bernois suivirent de plus belle la route romaine de Pierre-Pertuis. Ils prenaient

intérêt à ce qui se jouait derrière le rideau de pierre d'Orvin. Souvent, ils écoutaient, l'oreille tendue, la main sur la rapière, les bruits de vitres ou de vaisselle qu'on cassait à Delémont ou à Porrentruy. Et, quelquefois, quand la curiosité l'emportait sur la prudence, ils allaient voir... Ils avaient leurs émissaires dans le Jura. Ils y envoyaient de temps à autre leurs milices pour mettre un peu d'ordre dans les rues de La Neuveville ou dans la Prévôté de Moutier-Grandval. Il leur arriva même d'y dépêcher leur avoyer, dont la silhouette noire barrée de la fine épée se découpait, certain soir, sur le faîte des Rangiers.

Berne n'a garde d'ailleurs d'attenter à ce qui reste de liberté aux gens du Prince. Elle les laisse, comme on disait alors, à leurs «us et abus». Elle n'a pas le mauvais goût de leur proposer des réformes. Tout au plus soutient-elle, et encore sans trop le faire voir, au centre comme au sud de la Principauté, une réforme qu'elle avait commencé par introduire chez elle et que prêchait avec fougue un certain Farel. Le catholique Prince-Evêque de Bâle ne prend pas moins conseil de la protestante République lorsqu'il a à se plaindre de ses turbulents sujets, et les paysans des quatre mairies d'Ajoie font appel à elle, en invoquant Notre-Dame des Ermites, quand leur seigneur et maître est oublieux des vieux rotules et des vieilles franchises. Berne devient l'arbitre dans l'Evêché, arbitre sévère qui, en 1740, éconduit, sans les entendre, Péquignat et ses compagnons, arbitre indulgent qui, en 1791, accueille les doléances des sujets irrités de Joseph-Sigismond de Roggenbach. Et l'Empire, dont l'Evêché, n'en déplaise au Petit Conseil de Berne, est le fief, le Saint Empire romain-germanique, que fait-il? Ne prend-il pas ombrage des ingérences bernoises? L'Empire ne fait rien. Il a peur. Il a peur de l'Ours de Berne, comme l'Escurial avait peur du Lion de Venise. Et l'Ours est d'autant plus redoutable qu'il a des souplesses félines. Il est dans l'Evêché et il n'y est pas. On le sent plus qu'on ne le voit. Il ne griffe pas; l'ombre de sa patte suffit. De Movelier à Gléresse, on ne rencontrerait pas, en temps ordinaires, un tricorne de mousquetaire bernois, mais des rocs de Moutier aux vignes de La Neuveville s'étend, invisible et souveraine, la paix bernoise. Le Prince règne en son castel de Porrentruy, mais, en fait, les «illustres, hauts, puissants et souverains seigneurs, Leurs Excellences de la Ville et République de Berne» font la pluie et le beau temps du Pichoux à la Montagne de Douane. Berne est le génie tutélaire des Prévôtois, Neuvevillois et Biennois. L'Ours grogne quand on feint de toucher à ses petits. Même Christophe de Blarer, qui n'avait pourtant pas froid aux yeux, se le tient pour dit. Berne protège par ses traités de

combourgeoisie, car les traités qu'elle signe, celle-là, sont d'airain. Elle protège si bien qu'en 1792, lorsqu'est proclamée, à Porrentruy, la République de la Rauracie, nos conventionnels, qui, sûrs de l'appui des dragons de Guyenne, ne craignent plus rien que l'Etre suprême, jugent plus prudent d'admettre que l'Evêché s'arrête aux portes de Courrendlin. Ainsi, sans le vouloir, Leurs Excellences divisaient déjà nos bons Jurassiens, comme s'ils avaient peine à se diviser tout seuls!

L'influence de Berne dans l'Evêché ne s'exerçait pas, du reste, par la seule vertu des lances et des pertuisanes. On explique toute l'histoire par la hallebarde ou le canon. On devrait l'expliquer davantage par l'exemple. Car l'exemple, je veux dire le bon exemple, est peut-être plus contagieux que la guerre. Or l'exemple de Berne agissait sur les vallées jurassiennes. Cette République forte, fière, aristocratique, mais économe et prudente, disciplinée, courageuse, martiale et guerrière en imposait aux Ajoulots comme aux Vadais et aux Erguéliens. Et puis, cette ville allemande avait quelque chose que n'avaient ni Soleure, ni Bâle, ni Zurich, quelque chose qu'on ne s'expliquait pas très bien, quelque chose de fin et de gracieux, quelque chose de latin qui souriait dans l'austérité rude et puissante de son génie germanique. On se sentait déjà un peu chez nous dans la presqu'île de l'Aar, bien avant qu'on s'y sentît tout à fait. On l'a dit — et ce ne sont pas seulement les Jurassiens qui le disaient — : Berne est la plus française des villes allemandes. Ses origines, on l'a prouvé, «sont bourguignonnes autant qu'alémannes». Berne, affirmait Gonzague de Reynold, est une «synthèse du tempérament germanique et de l'esprit latin». «Croire que Berne est une ville allemande, a magnifiquement écrit un anonyme, c'est ignorer que cette République aristocratique fut au XVIIIme siècle un des plus vivants foyers de la culture européenne où l'on parlait, lisait et écrivait le français mieux qu'à Sans-Souci; c'est n'avoir jamais vu les joyaux dont les disciples de Mansard et de Gabriel ont orné la campagne bernoise, ni senti jamais le charme patricien des vieilles demeures et des fontaines. La patte de l'ours protège la fleur de lys dans la molasse de Lucerne et dans l'histoire.»

Les Jurassiens ont trop la faiblesse d'être sensibles aux belles et grandes choses pour n'avoir pas subi l'envoûtement du génie de Berne. Ils étaient d'autant plus en proie au charme de la magicienne qu'ils n'avaient pas, eux, pour se défendre, l'œuvre-bouclier d'un Jérémias Gotthelf, d'un Albert de Haller et d'un Ferdinand Hodler. Pareille trinité nous manque. Mais on ne peut tout avoir. *In magnis sat est voluisse*. Ce que nous

avons, nous, c'est que la République dont les plénipotentiaires étaient reçus, chapeau bas, à Versailles et dont, parfois, l'éclat irritait un tantinet les nerfs de ses féaux alliés de Zurich et Lucerne, ce qu'on ne nous enlèvera pas, c'est que la patricienne Berne à qui l'Europe faisait la cour et qui terrassa le Téméraire nous a fortement, tenacement, férocement désirés. Il faut bien que nous valions quelque chose!

Voilà, me dira-t-on, une conclusion bien osée! Elle nous fera tort, à coup sûr, aux yeux d'excellents esprits tout disposés jusqu'ici à reconnaître aux Jurassiens au moins une qualité: la modestie! Mais, l'ayant si étourdiment lâchée, je ne vois pas comment je pourrais la retirer. Au risque d'aggraver encore la faute commise, je me permettrai toutefois d'avancer que, si nous n'avions pas certains titres de noblesse, nous ne serions pas rassemblés ici, dans ce vénérable Rathaus, cœur de l'antique République et siège des avoyers, pour attester la vitalité de notre petit peuple et sa foi dans ses destinées. Car, Mesdames et Messieurs, une Assemblée générale de l'Emulation est toujours une attestation, un témoignage. Témoignage que, sur le plan intellectuel comme sur le plan matériel, le Jura n'abandonne pas son effort! Témoignage que les Jurassiens savent faire l'union autour d'une grande idée! Témoignage que des inévitables querelles de clochers et des divergences de conceptions ou de doctrines se dégage encore et toujours un patriotisme jurassien! L'Emulation est un point d'unité. L'amour du pays l'a créée; l'amour du pays la soutient. Sous les plis pacifiants de son drapeau, on ne connaît ni clans ni chapelles; on ne connaît que de bonnes volontés, de bonnes volontés prêtes à donner, prêtes à servir. Et ces bonnes volontés qui s'offrent sont nécessaires. Il ne suffit pas à un pays de vivre; il faut encore que sa vie soit féconde. L'Emulation — et son nom l'indique — est, à cet égard, un stimulant. L'Emulation est un champ où l'on sème; l'Emulation est un champ où l'on récolte.

A ceux qui ont défendu sa cause, à ceux qui sont entrés avant nous dans la carrière, à ces semeurs, à ces moissonneurs, à ces ouvriers disparus des destinées jurassiennes va l'hommage de notre pieuse reconnaissance! A vous tous, chers Emulateurs, qui venez témoigner aujourd'hui de votre indéfectible attachement à la petite patrie jurassienne, — ce qui est encore le meilleur moyen de marquer son attachement à la grande — à vous tous, amis de l'Emulation, qui nous apportez l'appui si précieux de votre estime et de vos encouragements, je vous souhaite, au nom de la Section de Berne, une cordiale bienvenue! Nous sommes heureux de vous recevoir dans les murs

de la bonne ville de Berne; nous sommes heureux de vivre quelques heures avec vous dans une commune atmosphère de travail, d'amitié, de concorde et de joie.

C'est dans ces sentiments, Mesdames et Messieurs, qu'usant des prérogatives d'une présidence tout éphémère, mais déjà trop longue, je déclare ouverte la soixante-dixième Assemblée générale de la Société jurassienne d'Emulation.

Berne, le 14 octobre 1933.